N° 123 — 13e Année — CINQ CENTIMES LE NUMERO — (14 Floréal An 109) Vendredi 3 Mai 1909

LE PEUPLE DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

REDACTION
BOULAIX, 65, rue des Fabriquants (près la place de Tricheu)
TOURCOING, rue VERTE, 53

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENT
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.

Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES . . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . . 1 fr. 00

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

L'Histoire à l'Ecole

Il est probable qu'une monarchie qui aurait eu pour elle la période d'histoire qui va chez nous de 1875 à 1901, n'aurait jamais songé à en supprimer l'enseignement dans ses écoles et collèges, mais plutôt elle aurait été fière de pouvoir mettre sous les yeux de la jeunesse de telles pages.

C'est bien certainement une pensée de bonne concorde scolaire qui a dicté la circulaire du ministère de l'instruction publique. On se rappelle certains incidents qui sont venus à la suite ou à propos de la Grande Affaire, troubler la tranquillité des études. Mais l'enseignement de l'histoire contemporaine se tient aux lignes les plus larges et les plus générales; on peut s'en fier à la discrétion et au bon goût de la plupart des professeurs de l'Université; au reste, lorsque des incidents regrettables se produisent, n'est-ce pas aussi bien et plus sûrement dans les autres cours que dans les cours d'histoire?

On ne peut pas espérer placer les écoles absolument en dehors des agitations de la vie ambiante, sur quelque faîte inaccessible, dans l'éternel azur; si on le pouvait, ce ne serait pas même à souhaiter. Ce qu'il faut souhaiter, c'est qu'en toute circonstance, et quoi qu'il arrive, *les éducateurs de la jeunesse française lui* enseignent l'amour de la justice et de la vérité; et l'on a assez bonne opinion du corps enseignant de France pour croire qu'il est fidèle à cette discipline.

S'il arrive à quelques-uns de s'en écarter, cela ne peut se voir que dans un moment de trouble qui ne dure pas; l'Université ne peut être qu'unanime à revenir bientôt aux notions de la conscience humaine universelle, à l'esprit de Descartes, de Voltaire et de Condorcet; et ce n'est pas pour quelques abus fortuits que l'on doit modifier des programmes d'enseignement.

Il faut donc renoncer à toute objection qui pourrait être tirée des faits que nous rappelons en passant, et il reste seulement ceci, que l'histoire contemporaine, dans les écoles, semble devoir s'arrêter à la limite des dernières années où l'on se trouve, — limite qui s'indique d'elle-même et qui est laissée à l'appréciation des maîtres.

Mais, de 1875 jusqu'à nos jours, il y a, en gros, une période d'histoire d'un quart de siècle qui fait le plus grand honneur à la France et à la République française, et que tout autre pays de l'Europe et du monde peut nous envier. Ce n'est ni l'Angleterre, avec sa sale guerre du Transvaal — la guerre hideuse, — ni les monarchies continentales, ni les Etats-Unis d'Amérique, poussés eux aussi par la frénésie jingoïste à exercer des violations intolérables sur la liberté des Antilles et des Philippines; ce n'est aucun de ces pays monarchistes ou républicains qui peut fournir aux historiens futurs vingt-cinq années pareilles à celles de la République française, pour la modération, la sagesse, la paix, la liberté, le travail.

Nous nous plaisons assez souvent à nous dénigrer nous-mêmes, pour nous plaire aussi quelquefois à être justes envers nous, par exception. Si l'on met au premier rang *le développement colonial*, la République française a marqué par des actes éclatants sa force d'expansion *depuis vingt-cinq années*; et, si l'on aime plutôt à considérer le développement intérieur d'une nation, nous attendons qu'on *nous montre ailleurs*, n'importe où un quart de siècle aussi bien employé dans la paix et dans la liberté, aux œuvres de l'industrie, de l'agriculture et des arts.

Quand ce ne seraient que nos grandes Expositions universelles, et surtout la dernière, nos Congrès internationaux, et, aujourd'hui même, *ce Congrès des* Académies du monde, réuni à Paris; qui, quand il n'y aurait que cela, nous osons prétendre que ce sont des pages d'histoire dignes d'être placées sous les regards de la jeunesse française, pour son éducation et pour la glorification la plus légitime de la démocratie républicaine.

Que si l'on remonte, sans sortir de chez nous, au delà de cette troisième République, on ne trouvera rien de plus grand pour lui soit comparable, pour la durée, la liberté et la prospérité générale depuis le dix-huitième siècle; et alors on se demande pourquoi *sacrifier de gaieté de* cœur un tableau qui ne peut être que le plus réconfortant et le plus honorable du monde à placer devant l'attention de nos jeunes gens et de leurs professeurs.

La date de 1875 est exactement celle de cette République constitutionnelle et légale qui a aujourd'hui vingt-six années d'existence consacrée par les textes et par le trente années par la force des événements. Ainsi, nous arrêtons notre page d'histoire moderne juste au moment où la République, dont nous sommes, que nous avons faite de nos mains, malgré tant d'obstacles, qui est notre œuvre et notre chef-d'œuvre, a obtenu d'être fixée par des lois et proclamée le gouvernement légitime et nécessaire des Français; et toute la période qui suit dès lors, et qui prouve à chaque pas la solidité et la légitimité du régime, voilà ce que nous sacrifions de notre enseignement classique! Jamais une monarchie qui aurait eu cette chance, qui aurait remporté ce prix de l'histoire, n'aurait consenti à s'en dépouiller elle-même, par je ne sais quel désintéressement philosophique qui ne paraît vraiment pas de saison.

Certes, nous comprenons bien pourquoi la Restauration, en 1814, même en 1830, supprime l'enseignement de l'histoire contemporaine. Qu'aurait-elle eu à enseigner? La Révolution française et l'épopée impériale? Beaux sujets, pour les professeurs de la Restauration, à développer devant les jeunes gens de leur temps!

La Restauration ne pouvait encore rien dire en 1830, qui fût à son avantage et honneur, avec la meilleure volonté du *monde. Le gouvernement de Louis-Philippe*, ceui de Napoléon III, — gouvernements de peu de durée en comparaison de cette République qui devait être, disait-on, si éphémère! — ont eu à peine le loisir de dresser le programme de leur propre *histoire; et, dans ce programme* même, combien de difficultés! combien de taces! outre que l'histoire d'un régime *monarchique et d'un gouvernement personnel* tourne toujours à la glorification fausse et servile d'un individu.

La République se fait honneur de pouvoir tracer les lignes générales de son histoire de trente ans, sans inquiétude pour elle-même, sans besoin d'adulation envers qui que ce soit, mais pour la seule instruction de la jeunesse. Elle n'a rien à cacher; elle n'a pas à demander les secours officiels de l'hypocrisie ou de la pudeur; elle n'est pas née du crime et de l'attentat, pour aller périr dans un désastre national; elle continue de vivre, non sans luttes, évidemment, mais avec la liberté et les lois, et elle a conquis pacifiquement l'une les plus belles places qui aient jamais été prises dans l'histoire morale et sociale de l'humanité.

Il n'y a pas de cours d'histoire contemporaine plus facile à faire, plus simple, plus lumineux dans ses grandes lignes, que le cours d'histoire de cette troisième République, à l'heure où nous sommes parvenus; voilà ce que nous sacrifions!

C'est une faiblesse vraiment curieuse, et où se retrouve cette faiblesse, souvent reprochée aux républicains, qui n'osent pas s'affirmer, qui n'osent pas gouverner, qui doutent toujours de leur droit légal et de leur droit historique!

Je n'ai pas en ce moment sous les yeux cette circulaire du Ministre de l'Instruction publique qui a ému, il faut le dire, une notable partie de l'opinion. Beaucoup en parlent à tort et à travers, qui ne la connaissent aucunement. J'incline à penser qu'elle a été mal interprétée et qu'une seconde circulaire pourrait bien apporter un supplément de lumière à un texte mal compris.

Hector DÉPASSE.

FÉMINISME

ADULTÈRE

L'affaire Cornulier, qui vient de se dénouer par un acquittement, renferme la trame d'un superbe roman feuilleton, passionnant, mouvementé et largement épicé.

Sévices graves, internement d'une femme dans une maison de folles sans visites médicales, adultère, viol, domicile acheté, instances en divorce, enfants disputés par le père et la mère, et de bonnes rentes que le mari voudrait conserver. Puis un meurtre longuement prémédité et exécuté sous le fallacieux prétexte d'un baiser échangé, enfin les témoins s'acharnant sur la victime.

Sans l'extrême importance d'une déposition en justice, la mémoire de ces témoins serait rejouissante. Après des semaines, des mois et des années, ils se souviennent des moindres incidents se rapportant à *Mme de Cornulier*; paroles, gestes, couleur des vêtements, ils connaissent tout. Rien n'échappe aux domestiques, aux concierges, aux maîtres d'hôtel; ces gens s'occupent de Mme de Cornulier, constamment, exclusivement.

Monsieur n'est pas sans reproches: nourrices, servantes, institutrices savent aux passe-temps de ce fervent catholique dont les poches regorgent de chapelets. Le curé donne l'absolution à la femme légitime pardonne.

Tout cela est pecadille, qu'importe les pauvres filles réduites à gagner leur vie dans un pareil monde. *Les messieurs ont le droit de se* distraire, et que devenir sans la chasse à la femme.

Puis l'adultère est fredaine pour le mari et crime pour la femme.

Qu'importe à la justice, du relèvement moral avec de pareilles mœurs, et comme l'inconséquence de notre état social éclate à chaque nouveau scandale.

Les journaux relatent des faits épouvantables qui témoignent des plus pernicieuses aberrations. Enfants violés, tués, jeunes filles entraînées par misère et ignorance à l'irrémédiable débauche, *sans compter les crimes cachés*.

Les acteurs de ces drames ne sont pas toujours des proprès de justice, des misérables sans instructions; le vice frémit avec ténébreuse dans la classe aisée. La religion et l'éducation mondaine ne réfrènent guère les passions malsaines et il semble au contraire que l'indulgence se fasse de plus en plus grande pour les plus hideux vices sous notre république si largement contaminée de jésuitisme.

Paul GRENDEL.

JURISPRUDENCE

Le propriétaire d'un terrain, créancier de loyers, n'a privilège que sur les objets mobiliers garnissant les lieux loués. En cas de liquidation judiciaire du locataire, le propriétaire ne peut donc revendiquer une admission par privilège, pas plus, sans distinction. Alors que le terrain, où les installations sont faites, appartient à plusieurs propriétaires, chacun ayant leur parcelle, il faut vendre les bâtiments *revenant sur le terrain de chacun. (Tribunal de la Seine, 20 mars 1901).*

NOUVELLE A LA MAIN

On annonce à bébé qu'il vient d'avoir une petite sœur.

— Quel bonheur! dit-il.

Et il se dirige vers la chambre de sa mère.

— Où vas-tu?

— Mais je vais annoncer la bonne nouvelle à maman, *justement elle est malade*... ça la guérira.

ACTUALITÉ

LA RÉPONSE de Tolstoi AU SAINT-SYNODE

L'Indignation d'un Croyant

Le procès du catholicisme — Sortilèges vils et grossiers — La confession est immorale — La communion est un sacrilège — L'indignation d'un croyant

On se souvient qu'en réponse à la publication de *Résurrection*, où le comte Léon Tolstoï, en quelques pages d'une ampleur, affirmait des sentiments entièrement hostiles à l'Eglise, le Saint-Synode prononça l'excommunication du grand écrivain.

Le comte Tolstoï, dans une première et courte lettre de protestation, annonçait récemment qu'il préparait une longue et ample réponse du Synode. Cette document vient d'être livré à la publicité. Nous en extrayons le principal passage:

LA TRINITÉ

Il est dit, dans l'arrêté du Synode, que je nie l'existence d'un Dieu en-trois personnes, Créateur et Providence de l'univers et de l'homme, qu'un Nous Jésus-Christ, Dieu fait homme, Rédempteur et Sauveur du monde, qui a souffert pour tous les hommes et pour leur salut, et qui est ressuscité d'entre les morts; que je nie la conception miraculeuse de Notre Seigneur Jésus-Christ; que je nie la virginité, avant et après la naissance de son fils, de la Très Sainte Mère de Dieu. Oui, c'est vrai, je nie une triple incompréhensibilité et la fable, absurde en notre temps, de la chute du premier homme, je nie l'histoire sacrilège d'un Dieu né d'une vierge pour racheter les hommes du péché originel. Et c'est vrai. Mais Dieu-esprit, Dieu-amour, Dieu unique principe de toutes choses, je ne le nie pas. Bien plus, je ne reconnais qu'en lui d'existence réelle, et je vois le sens de la vie dans l'accomplissement de sa volonté dont le doctrine chrétienne est la plus haute expression.

LA VIE FUTURE

Oui, il est *encore que je ne crois pas* à une autre vie au delà de la tombe, non plus qu'à l'éternité des peines et des châtiments.

Si l'on ne sépare pas la conception d'une autre vie de l'idée du «jugement dernier, d'un enfer peuplé de démons où les damnés souffrent des tourments éternels et d'un paradis où les élus goûtent une perpétuelle félicité, — de tout cela je ne crois pas à cette vie dans l'au delà. Mais je crois à la vie éternelle et je crois que l'homme est reconnu pour autant par ses actes ici-bas, maintenant et toujours. Je crois tout cela si fermement qu'à mon âge, me voyant sur le bord de la tombe, je dois souvent *faire un effort de volonté pour ne pas souhaiter* voir la mort de mon corps, c'est-à-dire ma naissance à une vie nouvelle. Je suis convaincu que tous bons actes que je dois encore faire de ma vie éternelle comme toute mauvaise action la diminue.

LES SACREMENTS

On dit que je nie tous les sacrements. Cela est parfaitement inexact. Je reconnais les sacrements comme des sortilèges viles et grossiers, inconciliables avec l'idée de Dieu et l'enseignement de Christ, et, de plus, comme des pratiques dangereuses et précoces, formelles de l'Evangile. Dans le baptême des nouveau-nés, je vois une corruption du sens même que doit avoir le baptême pour des adultes qui embrassent *consciemment le christianisme. Dans le sacrement* de mariage administré à deux êtres qui se sont à l'avance volontairement unis, dans l'admission de cas de divorce et dans la consécration donnée au second mariage de personnes divorcées, je vois des contradictions formelles à l'esprit comme à la lettre de l'enseignement évangélique.

LA CONFESSION

Dans le pardon périodique des péchés, acheté par la confession, je vois une dangereuse illusion, qui ne peut qu'encourager l'immoralité et faire disparaître toute hésitation devant le mal. Dans l'extrême onction et le sacre des souverains, dans le culte des icones et des reliques, dans toutes les cérémonies, prières et processions de l'Eglise, je vois, tout, je vois des pratiques de grossière sorcellerie. Dans la communion, je vois une divinisation de la nourriture et une transformation du Christ. Dans la canonisation je vois le premier acte d'une série d'impositions de plus une transgression de l'enseignement du Christ qui a défendu à qui que ce fût de se faire appeler maître, père ou docteur. (Matthieu, XXIII, 8-10).

LA COMMUNION

On dit enfin, comme pour mettre le comble à mon indignité, qu'après avoir insulté aux objets les plus sacrés de la foi je n'ai pas craint de diriger mes railleries contre le plus grand des sacrements — l'Eucharistie. Il est très vrai que je n'ai pas craint de décrire simplement et objectivement tous les actes qu'accomplit le prêtre pour la préparation de ce prétendu sacrement. Mais que cette cérémonie consistât en ligne d'eau de sacré et qu'il y ait sacrilège à la décrire simplement, tels qu'elle est célébrée, cela est absolument faux. Il n'y a pas sacrilège à apporter du pain et du vin, comme, et non pas un inconcevable, à nommer une coupe une coupe, et non pas un calice. Mais on commet un sacrilège, et le plus horrible, le plus révoltant des *sacrilèges, en se servant de tous les moyens dont* on dispose pour tromper et hypnotiser les gens, en profitant de la simplicité des enfants et des hommes du peuple pour leur persuader que, si l'on remplit un morceau de pain d'une certaine façon, en prononçant certaines paroles, et qu'on le mette ensuite dans du vin, la nature divine se communique à ce morceau de pain et que, par suite, quiconque, à l'élève au nom d'un vivant ou d'un mort, assure à celui-là la santé, à celui-ci une amélioration de son sort et à tous une vie éternelle, quiconque mange ce morceau de pain reçoit dans son corps Dieu lui-même.

GROSSIERS SORTILÈGES

Ne voit-on pas que tout cela est horrible? L'enseignement du Christ est défiguré, transformé en une suite de grossiers sortilèges: haine, ocultisme, superstitions de la nature, adoration, dégénérée du morceau de pain, *si bien qu'il ne reste plus rien* de cet enseignement. Et si quelqu'un s'avise de rappeler que toute cette sorcellerie, toutes ces prières, toutes ces messes, tous ces cierges, toutes ces cloches n'ont aucun rapport avec l'enseignement du Christ, que celui-ci commande seulement aux hommes de s'aimer les uns les autres, de ne pas commettre le mal, et de ne pas juger, de ne pas tuer leur semblable, tous ceux qui profitent du mensonge éclatant en protestations indignées et, tous ceux qui, sans mensonge, profitent du mensonge dans leurs églises, imprimant dans leurs journaux, leurs catéchismes, que le Christ n'a jamais défendu le jurement (serment), qu'il n'a jamais défendu la meurtre (exécutions capitales), et que, dans la doctrine de non-résistance au mal est une invention, une ruse satanique des ennemis du Christ.

INDIGNATION

Le plus horrible est que les hommes qui prêchent du mensonge se trompent pas seulement les adultes mais que, profitant du pouvoir qui leur est donné, ils inoculent au cerveau des enfants non-adultes, les enfants dont le Christ a dit que celui-là serait maudit qui vendrait les troupeaux, et est horrible que, pour servir leurs intérêts mesquins, ces gens consentent à faire une œuvre aussi mauvaise et qu'ils cachent aux hommes la vérité révélée par le Christ; bien qu'elle dispense un bien mille fois plus précieux que le prix de leur triste besogne. Un agriculteur connaît un troupeau qui tous tombent en dehors de cinq ou six personnes sont voler une vieille nonagénaire et quelques hypocrites, sans scrupules, les amènent volontiers donner tous leur vêtement et tout l'argent qu'elles possèdent pour qu'il leur laisse la vie. Mais il ne pouvait pas agir autrement. Il en est de même des imposteurs en matière religieuse. Nous leur assurons que joie des vêtements dès plus considérables, et tout cela dans des conditions dont ils savent aujourd'hui, s'ils voulaient renoncer à prendre les hommes par leurs mensonges. Mais ils ne peuvent pas agir autrement. Voilà ce qui est terrible et c'est pourquoi nous ne pouvons pas seulement, mais nous devons dénoncer leur sacrilège. S'il existe quelque chose de sacré, ce n'est pas leurs prétendus sacrements, mais cette obligation de dénoncer, dès que nous l'avons aperçue, leur innoncture religieuse.

Qu'un Zoroastre fouette son idole ou l'enduise de crème glacée, je puis ne pas m'occuper de la différence et sans être tenté de blesser ses croyances parce qu'il agit ainsi au nom de superstitions qui me sont étrangères et qu'il ne peut pas atteindre à ce que je considère moi-même comme sacré. Mais quand des hommes pratiquent des sortilèges et profèrent des superstitions grossières, au nom de ce même Dieu par qui je vis et de cette doctrine du Christ qui m'a donné la vie et qui m'a donné à tous les hommes, je ne puis les considérer avec tranquillité. Si ni leur grand nombre, ni l'ancienneté de leur superstition, ne les empêchent de m'amener à imposer silence à mon indignation.

En donnant à leurs actes le nom qu'ils leur convient, *je fais que ce que je dis ne* [illegible] ne puis pas ne pas faire, du moment que je crois en Dieu et à l'enseignement du Christ. S'ils crient au sacrilège parce qu'on dévoile leur mensonge, ils ne prouvent seulement l'étendue du mal qu'ils font si doit on courager ceux qui croient en Dieu et à l'enseignement du Christ à redoubler d'efforts pour dissiper l'illusion qui cache aux hommes le vrai Dieu.

Du Christ qui aime les impuissants, les pauvres, les brebis et les marchands, ils devraient dire qu'il fut sacrilège. S'il revenait aujourd'hui, et qu'il vît ce qui se fait en son nom, dans leur église, ses paroles guérait pas, avec une plus grande et plus légitime colère, de jeter au loin *corporaux, bannières, croix, cierges et nappes*, tous les instruments de leurs sorts-sages, tout ce qui les aide à décourager les hommes de Dieu et de son enseignement.

ACTE DE FOI

. . . . . .

Il se peut que mes croyances offensent, affligent et scandalisent les uns ou les autres, et que ceux qu'elles gênent ou déplaisent. Il n'est pas en mon pouvoir de les changer, comme il n'est pas en mon pouvoir de changer mon cœur. Il me faut vivre, *je me tendre mourir — et ce sera bientôt — tout cela* n'intéresse que moi. Je ne puis croire autre chose que ce que je crois, à l'heure où je me dispose à retourner vers ce Dieu, dont je suis sorti. Je ne dis pas que me fie où ait été le seul bienfaisant, mais vrai pour tous les temps, mais je n'ai vois non d'autre plus simple, plus claire, et qui réponde mieux aux exigences de mon esprit et de mon cœur.

Si, tout à coup, d'un réveillé aux autre, qui fût plus propre à me satisfaire, je l'adopterais sur-le-champ, sur rien n'importe à Dieu que la vérité. Quand je revoqui ma doctrine, je ne puis, mais suis amenqué au pied de tant de souffrances, je ne puis plus. L'oiseau qui a pris son essor ne rentrera plus dans le nouvelle *de l'œuf d'où il est sorti.*

Celui qui commence par aimer le christianisme plus que la vérité en rendra bientôt à aimer sa secte au son église plus que le christianisme, et finira par aimer sa propre personne (son repos) plus que tout au monde. Je l'ai vu, mais en son temps, ces jeunes gens qui parlent Coleridge. J'ai commencé par aimer l'Eglise orthodoxe plus que mon repos; puis j'ai aimé le christianisme plus que l'Eglise orthodoxe; maintenant, j'aime la vérité plus que tout au monde. Mais, jusqu'à présent, la vérité n'est confondue pour moi avec le christianisme tel que je le comprends. Je confesse donc le christianisme, D'où vait aux efforts que je fais pour conformer mes actes à mes croyances que je dois de vivre *dans la paix et la joie et de pouvoir aussi, dans la* paix et la joie, m'acheminer vers la mort

Léon TOLSTOI

Moscou 4/17 avril.

Chronique parisienne

A propos d'une agape

Les Académies étrangères à Paris — L'opinion d'un sceptique — Bouchées à la Sévigné, suprême de Bécassard Condé — « légèreté française » — L'internationalisme de la science

Les sceptiques ont ceci de bon qu'ils ne se fâchent pas. *Je ne les aimais guère quand j'étais* pour jeune, volontiers je les tolérais, mais, comme ces personnages neutres, dont a parlé Dante, qui ne savent ni aimer, ni haïr. Ne parlons pas d'eux. Ce ne le poète italien, mais regardons les et passons!

Eh bien il se trouve souvent que les sceptiques ont raison de ne s'émouvoir de rien et d'opposer un sourire ironique à la devise stoïque devise d'Horace : *« ne s'étonner de rien ! »*

On s'est un peu emporté cette semaine au sujet de l'*Association internationale des Académies*, laquelle que des savants de premier ordre et *aussi de spirituels écrivains se félicitaient* de l'heureuse idée qu'on avait eue de convier les académiciens de tous les pays à des agapes annuelles et fraternelles, bien des gens accoutient la tête en se demandant à quoi bon.

D'abord, disaient-ils, l'idée n'est pas nouvelle, puisque cette agape a déjà été tentée, mais, puisque chaque académie est flanquée d'un corps d'associés étrangers.

Ensuite, de quelle façon non honorables savants ont-ils procédé à leurs prétendus travaux. Ils ont banqueté à droite, banqueté à gauche.

Enfin, comment-t-on procédé pour ire recevoir? *Un mot lancé dans les journaux de matin* résume la physionomie de ces réceptions.

Un déjeuner a été offert à l'Elysée en l'honneur de l'Association Internationale des Académies. Mme Loubet a reçu le Bureau, M. Leygues et à sa gauche l'insulteur de la France vaincue, le délégué de l'Académie de Berlin, M. Mommsen.

*D'autres journaux se demandent encore pour*quoi on a réservé les honneurs de la séance Olivier-Figuet aux mêmes invités, et aussi la salle du Théâtre Français et aussi une salle de banquet à l'Hôtel-de-Ville, (aux frais des contribuables) sans parler d'une réception solennelle dans l'enceinte de notre Bibliothèque Nationale que le seigneur Grimm a déposillée au lendemain de 1815.

Voilà bien des motifs d'indignation, ce n'est pas moi qui pourrai défendre les Mommsen, aujourd'hui en vogue à l'occasion de dire que ce laborieux érudit, qui est surfait, n'a absolument rien de commun avec les caractères chevaleresques. Mais s'est on bien demandé ces gens-là, ce qui est vraiment à qui l'âge donne des droits de préséance, et pour tout dire, si la France veut donner un exemple de sa générosité envers les pires ennemis, Mommsen est tout désigné pour qu'on le place au premier rang.

Pour ne pas trop insister sur le côté fâcheux *et pénible de la rencontre, je reviens au ton de* mes sceptiques qui sourient au spectacle des choses humaines et se s'emportent jamais.

Donc il y en avait un et *di primo cartello* au déjeuner de l'Elysée d'autant plus aimable que la nature lui a donné un profil inégéné et qu'il recouvre d'une candeur parfaite ses ironies intimes. On l'avait assis à côté d'un Allemand qui dès le début de la conversation exprima son admiration pour la science française.

Vous avez toujours été trop indulgents pour nous, répondit modestement M. W... Déjà au XVII siècle vous vantiez notre science culinaire. Que pensez-vous de ces bouchées à la Sévigné?

Pourquoi à la Sévigné? Et l'illustre M. Karl.

Vous avez pouvez l'expliquer, moi je ne suis qu'une bonne fourchette et voici des suprêmes de Bécassard Condé que j'enquerai, sans doute savoir ce que Condé vient faire dans le bécassard.

Condé! Quels hommes produit la France, s'écria Karl.

Oui le Nigé et le Nord produisent aussi de bonnes choses. On nous promet tout à l'heure un salmis de bécasses au porto, un punch à la romaine, et des sorbets au kummel. Lisez plutôt.

Ainsi s'engagea la conversation pleine d'aménité et soutenue incessamment par la variété des mets. On traversa de la même façon les poularades truffées et le pâté de canard d'Amiens pour arriver, un peu alourdis, à la salade Rachel.

Rachel fut un texte admirable pour parler de la tragédie, du théâtre, et même (à la *mode) des actrices sans pareilles dont la gloire* s'est jamais complète si elles n'ont pas passé par Paris.

Une fois sur ce terrain notre Allemand parle des plaisirs de Paris et de l'esprit de sociabilité *des Français. Après tout, pourquoi était-on en*nemis? L'heure de la réconciliation n'était-elle venue? Bref il se lança, en abordant le dessert, et rappela que l'Alsace est pays de langue allemande.

Mon sceptique lui recommanda alors les timbales fleuries de fraise à l'orange pour les quelles il éprouvait un sentiment de tendresse patriotique.

Puis on se leva de table, chacun gardant son amabilité et ses opinions politiques particulières.

Après tout, c'est-ce pas la condition et la loi des relations sociales que cette urbanité qui jette sur les questions irritantes le voile flottant de la gaîté et le sourire exquis de ce qu'on appelle la légèreté française ?

Mais me direz-vous, il s'agit ici de relations internationales et c'est peut-être avec intention qu'on a mêlé l'internationalisme à tout cela.

Je l'ignore, mais à côté de l'internationalisme des politiciens il y a l'internationalisme des idées, et c'est-là ce dont a voir, je l'espère, avec l'esprit de Pierre Coubertin, que la science s'isolant, se parquant, s'enfermant dans les limites de chaque pays? Aucun progrès ne serait possible.

Pour ma part j'ai vu à Madrid d'admirables types de savants dans la compagnie desquels on apprenait en causant, mille choses intuitives. A Londres, j'ai trouvé chez les hommes de lettres, plus de bonhomie et de sociabilité qui faisait oublier tout à fait les aspretés envahissantes du caractère anglais. A Dresde, à Leipzig, à Berlin, au milieu de réceptions très larges, nous avons pu, reconnaître que l'Allemagne, malgré l'orgueil de ses triomphes, soit avec une attention extrême tous les travaux de l'esprit français. Bref, il faut bien avouer que si la politique divise les peuples, la science les rapproche.

Emile CHASLES.

(Reproduction interdite).

Nos Dépêches

Parfit télégraphique et téléphonique

NOUVELLES DIVERSES

LE REFERENDUM des mineurs

RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Au secrétariat de la Fédération

Saint-Etienne, 1er mai. — M. Cotte, secrétaire général de la Fédération des mineurs de France, communique les chiffres suivants sur le vote du referendum :

Saône-et-Loire 6663 votants. Pour la grève : 6.495, contre 658. nuls 9.

Fédération du Nord : 40.240 votants; pour 5.722, contre 4.518. nuls 43.

Fédération du centre, 2.758 votants; pour, 2.351; contre 177.

Pas-de-Calais, 20.066 votants; pour 7.071; contre 12.995.

Denain-Nord 8.321 votants: pour 6.201; contre 2.120.

Carmaux 2.287: pour 1.730. contre 567.

M. Cotte a convoqué pour dimanche, le comité fédéral pour délibérer sur la situation et indiquer les mesures à prendre.

Menaces de grève générale

DES MINEURS ANGLAIS

Londres, *1er mai.* — La fédération nationale des mineurs anglais a décidé que la grève générale serait décrétée si le nouveau droit sur les charbons exportés est maintenu.

L'AFFAIRE DE COMMENTRY

Interview d'une personnalité de la Compagnie des forges de Châtillon. — Ses déclarations

Commentry, 1er mai. — A propos des incidents de Commentry, nous avons pu questionner aujourd'hui une personnalité de la Compagnie des forges de Châtillon.

Un premier point que nous avons cherché à élucider est le suivant : le mode de fabrication de ferrochrome qui a été divulgué est-il bien spécial aux usines françaises ?

On nous a répondu affirmativement. Deux usines métallurgiques françaises fabriquent le ferro-chrome dans le four appelé cubilot. Ce sont l'usine du Boucau, près de Bayonne, appartenant à la *compagnie de Saint-Chamond* et l'usine de Commentry.

Cette fabrication a été implantée au Boucau il y a une dizaine d'années au moins; à Commentry, elle a été entreprise, il y a environ quatre ans.

Partout ailleurs, le produit est fabriqué au creuset, c'est le cas des usines allemandes, ou au four électrique. C'est donc un procédé actuellement français qui a été dérobé à l'usine allemande par les inculpés.

Il est une question, non moins importante, que nous avons posée à notre interlocuteur : *c'est cette de savoir si les inculpés ont pu se* procurer les plans du canon Deport, comme l'ont laissé supposer certaines de nos confrères.

A cela, il nous a été déclaré d'une façon péremptoire que le ministère de la guerre, réglementaire n'a jamais été construit par les usines privées, mais qu'il ne l'est que par les ateliers de l'Etat (Bourges, etc.)

A l'usine de Montluçon, appartenant à la compagnie de Châtillon-Commentry, et où cet concentré la fabrication de ses produits métallurgiques, les inculpés travaillaient, pendant dans ces derniers temps a se créer des sentiments, mais ils ont été signalés à l'autorité dès leur apparition dans cette ville, et il paraît difficile que dans ces conditions ils aient pu mettre la main sur des documents d'ordre confidentiel.

Quoi qu'il en soit, les faits qui sont parvenus à la connaissance de la compagnie de Châtillon-Commentry et qui ont motivé l'envoi de sa plainte au garde des sceaux ne visent que la divulgation de la fabrication du ferro-chrome, L'instruction établira si des faits plus graves sont à la charge des inculpés.

M. Jonnart

Antibes, 1er mai. — On télégraphie d'Antibes que le docteur Lagneau est arrivé hier dans cette localité. Il se retournera à Paris demain soir. Bien qu'il ait réservé son avis définitif, il a cependant laissé entrevoir que le gouverneur général de l'Algérie, qui rentrera après quelques jours de repos, à Alger, où M. Jonnart a le très grand désir de se rendre au plus tôt.

LES BAGARRES D'ALGER

MM. Laderbesque et Taïhoulou en prison — L'enquête judiciaire

Alger, 1er mai. — A trois heures du matin, MM. Laderbesque et Taïhoulou ont été conduits sous forte escorte à la prison Barbarousse. M. Taïhoulou sera poursuivi comme auteur principal de l'attentat sur M. Max Régis, et M. Laderbesque comme complice. Le procureur de la République a commencé son enquête dès hier soir et la continue jusqu'à trois heures du matin.

Arrêté du gouverneur

Alger, 1er mai. — Le gouverneur général ultimant qu'à l'heure actuelle le maintien de l'ordre à Alger doit être plus que jamais assuré, a pris, d'accord avec l'autorité militaire, un arrêté interdisant tout attroupement sur la voie publique et toute réunion publique ayant pour objet d'exciter les citoyens les uns contre les autres.

Des détachements de chasseurs et de zouaves sont placés dans tous les centres importants. Des patrouilles de cavalerie circulent incessamment dans les rues.

NOUVEAUX TROUBLES

Guet-apens annoncé — L'attaque d'un journal. — Les rédacteurs se défendent. — Agent blessé

Alger, 1er mai. — Une réunion devait avoir lieu ce soir à la Bourse du Travail. La police l'ayant interdite en raison de la présence du maire du gouverneur, les groupes anti-juifs qui devaient y assister se dirigèrent vers la Bourse du Travail où Max Régis devait y parler.

Les rédacteurs de tous les côtés en même temps, se préparant à attaquer la maison sous que les rédacteurs occupent à leurs travaux habituels alerti, pu se douter du danger qui les menaçait.

Cependant les rumeurs qui montaient firent qu'un relâchement se produisit dans le calme accoutumé qui régnait autour de la maison. Il donna l'alarme. Avant que l'on ait pu fermer les portes de l'immeuble les anti-juifs lancèrent des pierres sur les vitres et tirèrent des coups de revolver.

Les rédacteurs, qui n'étaient pas armés, *surprirent cet événement sans trouble*. Ils se dirigèrent dans l'imprimerie. Les anti-juifs pénétrèrent dans les bureaux, tirant des coups de revolver et brisant tout.

Par les immenses rolaiaes, les rédacteurs des *Nouvelles* se procurèrent des revolvers, montèrent au 1er étage de la maison et de là tirèrent à leur tour sur les assaillants.

Enfin, la police arriva. Un agent a été blessé à la tête. Les manifestants prirent la fuite, poursuivis par la police. Aucun rédacteur des *Nouvelles* n'a été blessé.

Les obsèques de Mme Paule Mink

Paris, 1er mai. — Cet après-midi, eut lieu les obsèques de Mme Paule Mink, Rue Biliancourt, en face de la maison mortuaire, une nombreuse assistance attendait, dès midi, le départ du convoi.

Sur le corbillard, la bière, *enveloppée* dans un drap rouge, était couverte de fleurs et de couronnes.

Le deuil était conduit par le mari de Mme Paule Mink et par M. Vaughan, directeur de l'*Aurore*. Viennent ensuite des délégués de diverses associations du parti socialiste révolutionnaire et de nombreuses personnalités de ce parti.

Le convoi, précédé d'une escouade de gardiens de la paix, s'est dirigé vers le cimetière du Père-Lachaise par un itinéraire qui a été modifié au dernier moment.

Plusieurs journaux révolutionnaires avaient donné à leurs lecteurs rendez-vous sur la place de la République où le cortège devait passer vers deux heures. La préfecture de police a, en conséquence, décidé que le convoi passerait non pas en cet endroit, mais par la place de la Bastille et la rue de la Roquette.

Au moment de la levée du corps les ouvriers ont poussé les cris de : « Vive la Commune! Vive le socialisme! »

Quelques groupes socialistes et libertaires, au total d'un 500 personnes, se sont dirigés vers le cimetière du Père-Lachaise par la Bastille, pour se rapprocher le plus possible du convoi funèbre de Mme Paule Mink.

Lorsque le cortège quitta l'hôpital [illegible]